

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 52

Artikel: A la recherche d'une épouse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Ye ma de que lo père étais bin malado, que sa maladi veniâi d'au Piémont, et que son ne l'ai copé pas lo cou cein porâi bin mô fini.

Lo mot est restâ, kâ lo père a adî portâ lo sobriquet dé *Piémont*.

A la recherche d'une épouse.

IV

— Je me reconnaiss humblement coupable de ce méfait, dit Erhard d'un air joyeux, et maintenant, mesdames, j'en appelle à votre impartialité : lequel était le plus intelligent, le plus sage et le plus chrétien, d'aller jeter au conseiller ses écus à la tête, de perdre une position acquise par de longues années d'études, ou bien de vous faire, à l'une et à l'autre, un plaisir qui me cause la plus vive satisfaction ?

— Ah ! vous êtes trop bon ! mille fois trop bon ! s'écria Louise en sanglotant. Oui, vous avez raison ! Et prenant la main du jeune homme, elle la serra cordialement.

— Un licencié en théologie, dit à son tour Mme Taafe, doit savoir, mille fois mieux qu'une simple blanchisseuse, ce qui est bon et louable, c'est pourquoi je me rends, en toute confiance, à vos raisons, et soit que je me serve de votre argent pour me procurer quelque plaisir, soit que je l'emploie à quelque bonne œuvre, je ne vous en serai pas moins infiniment reconnaissante.

Rentré dans sa chambre, Erhard se sentit heureux de s'être abstenu d'une équipée ridicule.

Il ôta son paletot, tira ses bottes, prit ses babouches, et, après avoir mis un tablier en cotonne bleue, il s'établit sur le palier pour cirer ses chaussures. Comme il était près d'une lucarne et qu'il tournait le dos à l'escalier, il n'entendit point qu'une personne au pied léger, achevant de gravir la rampe, venait de s'approcher de lui. Quelle ne fut pas sa consternation d'entendre les frôlements d'une robe de soie, puis la voix harmonieuse d'une dame qui, tout en reprenant haleine, dit : « Je viens de gravir les degrés qui conduisent au Parnasse, et voilà que tout juste je trouve Apollon au sommet. Bonjour mon jeune Monsieur ! Est-ce à M. Apollon Erhard que j'ai l'honneur de parler ? »

Notre licencié se trouva dans le plus grand embarras. Il avait une main engagée dans une botte, et l'autre armée d'une brosse. Il les passa rapidement derrière son dos, et ne put répondre que par une révérence affirmative.

La dame, qui avait ses trente ans bien sonnés et qui était encore toute rouge des efforts qu'elle avait faits pour monter à un quatrième étage, savoura à longs traits l'embarras du jeune homme. Erhard était jeune et beau, sa figure à la fois rêveuse et enthousiaste était réellement capable d'inspirer des préoccupations, même à une grande dame. Elle poursuivit en souriant :

— Pourquoi, ô Apollon Erhard, cacher votre lyre derrière votre dos ? Je vous prie de ne point vous gêner devant moi. Je m'appelle Lucie, épouse de Monsieur le conseiller aulique de Brechling. Et maintenant, vous devinez sans peine le motif qui m'a fait gravir quatre étages pour arriver au sommet de votre Parnasse.

A l'ouïe de ces paroles, Erhard lâcha sa botte et sa brosse qui tombèrent avec un bruit retentissant sur le parquet. D'une main, il ouvrait la porte de sa chambre, tandis qu'il essuyait l'autre à son tablier.

La noble dame, sur le geste d'invitation que lui fit Erhard, entra, tandis que le jeune homme se hâta d'endosser son paletot.

— Très honorée dame, dit enfin notre licencié, s'armant de tout son courage, voilà la première fois qu'une fée séduisante vient me trouver dans mon réduit. Aussi réclamerai-je toute votre indulgence pour la manière dont je vous reçois.

— Vous connaissez aussi l'art de flatter, répondit la dame, d'un ton encourageant. Je ne m'attendais guère à trouver ce talent chez un licencié en théologie. Mais allons droit au fait. Je viens, en premier lieu, vous adresser mes remerciements les plus sincères, pour avoir sauvé la vie à ma chère

petite Frida. Puis, par la même occasion, je viens réparer la manière inconvenante dont mon mari s'est comporté envers vous. Je lui ai lavé les oreilles d'importance. Je serais venue plus tôt, mais il n'y a qu'un moment que j'ai appris d'un de mes domestiques votre nom et votre adresse. Que j'aimerais à baisser ces deux mains qui ont retiré de la tombe ma fille unique ; ces mains d'homme qui a risqué sa propre vie par dévouement !

Et la noble dame, saisissant les deux mains d'Erhard, se baissa comme pour accomplir son désir. Notre licencié comprit de suite que c'était à lui de baisser les mains de la noble dame ; et dans le mouvement qu'il fit pour accomplir ce devoir, sa joue effleura celle de Lucie de Brechling. Erhard rougit jusqu'au blanc des yeux, tandis que la dame, tout en lui souriant de l'air le plus engageant, lui glissait un rouleau d'or dans la main.

— Ah ! Madame, ne me rendez pas confus par toutes vos bontés, dit Erhard, repoussant le rouleau.

— Et vous, ne me rendez pas confuse en repoussant l'expression de ma reconnaissance. C'est une bagatelle que je prends la liberté de vous offrir. Il ne vaut pas la peine d'en parler. — Mais, mon cher Apollon, poursuivit-elle en examinant l'intérieur de la chambre, non-seulement je ne trouve point de lyre sur votre Parnasse, mais pas même de violon ni de piano forté ! N'êtes-vous pas musicien ?

— Oh oui, Madame ! je touche du piano et je m'exerce à chanter. Seulement ma demeure est trop petite pour y loger un piano, et du reste je n'ai pas les moyens de m'en procurer un. Heureusement je suis en relation avec un fondeur d'étain du voisinage, qui possède un bel instrument et me permet de m'exercer tant que je veux.

— Votre fondeur, si je ne me trompe, poursuivit la dame, s'appelle Jonas, et outre son piano il possède une fille passablement belle et en âge de se marier.

Pour toute réponse, Erhard rougit vivement.

— Ah ! mon Apollon, mon petit Apollon, dit la conseillère en souriant et menaçant du doigt, n'allez pas brûler vos ailes dans les fourneaux du fondeur. Vous chantez comme le nègre Monostatos, de la Flûte enchantée : « Tout respire les joies de l'amour, chante, gazouille, biquette, aime ! Pourquoi devrais-je éviter l'amour ? Serait-ce parce que je suis noir et laid ? » Comme licencié en théologie, vous êtes noir, je vous l'accorde ; mais laid, vous ne l'êtes pas du tout.

Maintenant je vous laisse, en espérant que vous voudrez bien à votre tour m'honorer de votre visite, ne fût-ce que pour voir comment votre petite obligée Frida se trouve. Je suis presque toujours chez moi, de onze heures du matin à une heure de l'après-midi. A ces heures-là, mon mari qui n'est point du tout digne de faire votre connaissance, est à la bourse. J'ai un piano de Bechstein. Ainsi vous me promettez que vous me rendrez ma visite.

Voilà une singulière dame, se dit Erhard, lorsque la conseillère fut partie. Puis il ouvrit le rouleau fort lourd, qu'il avait à la main. Il en sortit cent ducats de Hollande. Notre pauvre licencié en fut tout étourdi. De sa vie il n'avait eu en sa possession pareille somme. Pour la première fois de sa vie, la possession de biens terrestres lui causa du souci. Afin que personne ne le surprît dans la contemplation de son or, il ferma sa porte au verrou. Puis il cacha son rouleau derrière ses livres.

Dès le lendemain il alla auprès de la noble dame pour lui rendre sa visite et lui exprimer ses remerciements.

Il fut reçu dans un appartement somptueux.

Madame la conseillère l'accueillit avec l'abandon plein d'intimité dont on use envers les vieilles connaissances, et lui servit du vin généreux et des pâtisseries fines. Puis elle invita sa petite à toucher la main à l'homme qui lui avait sauvé la vie, et à l'embrasser.

Enfin elle pria Erhard de lui chanter quelque chose en s'accompagnant sur un excellent piano qui se trouvait dans la salle.

Quand notre licencié eût fini, elle se répandit en éloges sur sa magnifique voix de ténor, après quoi elle s'assit au piano, pour se faire entendre à son tour.

Elle chanta, avec accompagnement, une bluette fort connue, dont voici le sens :

J'étais assise devant ma porte et je filais ;
Il vint à passer un jeune homme :
Il me caressa de son œil brun et me sourit ;
Une vive rougeur se montra sur mes joues.

et dont le final était :

Le beau jeune homme m'embrassa
Et moi, toute confuse, je me mis à filer ! filer !

Ici la musique s'arrêta... Madame la conseillère n'était nullement confuse, loin de là ; ses yeux ardents et pleins de convoitise se fixèrent sur la figure honnête et calme d'Erhardt. La pantomime de Madame de Brechling était expressive : elle disait assez qu'elle ne prendrait point en mauvaise part que le licencié cueillit un baiser sur les lèvres roses qu'elle lui tendait.

Mais ce langage muet, si clair, si parlant, pour la société corrompue où le vice est à la mode, ne fut pas compris par Erhardt. Il n'eût pu du reste ni le comprendre, ni le concevoir. Une dame si riche, de si haut rang, une personne de cette société qui méprise le peuple et se drape constamment dans sa vertu pleine de morgue, se donner ainsi à première vue à un roturier ! Voilà ce qui ne serait jamais entré dans l'idée de notre licencié.

Il se trouva instinctivement et sans se rendre compte du pourquoi, dans un profond malaise, et prit congé de Madame la conseillère, avec la ferme résolution de ne point renouveler sa visite.

Le dimanche suivant, Erhardt fit le sermon de l'après-midi dans l'église de Notre-Dame. Il va sans dire que Madame Taafe et Louise allèrent l'entendre. Elles se placèrent dans un coin, d'où sans se faire remarquer, elles pouvaient voir le prédicateur et ne pas perdre une seule de ses paroles. Sidonie, la jolie fille du fondeur d'étain, y vint aussi en grande toilette, et ne manqua pas de s'asseoir droit en face de la chaire. Au lieu d'être tout yeux et tout oreilles, comme Madame Taafe et Louise, elle ne fit qu'observer ses voisines pour voir l'effet que produisaient sur elles les paroles de son prétendu.

Sa vanité fut infiniment flattée du recueillement et de la profonde attention avec lesquels on l'écouta, des gestes d'adhésion des fidèles et des termes d'approbation prononcés à demi-voix.

Louise fondait tout bonnement en larmes ; les mains jointes avec ferveur, elle était tout entière sous la domination du prédicateur. Madame Taafe elle-même passait de temps en temps la main sur ses yeux.

Erhardt avait pris pour texte ces paroles de notre Sauveur :

« Venez à moi, vous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ! » (A suivre.)

Le *Conteur* a publié, il y a quelques mois, une série d'articles sur l'emploi du microscope, et plusieurs personnes nous ayant manifesté le désir de se procurer un de ces instruments à un prix modique, le bureau de ce journal s'est mis en mesure de répondre à ce désir par la vente d'instruments et de préparations qui sont à la portée de toutes les bourses. — S'adresser au magasin de papeterie de L. MONNET, rue Pépinet.

Un gendarme conduisant un voleur à l'Evêché lui faisait la morale tout en montant les Escaliers-du-Marché.

— Tu vois, dit-il, tu vas être puni pour avoir pris le bien d'autrui.

— Pardon, riposta judicieusement le coupable ; ce n'est pas pour avoir pris que je vais être condamné ; c'est bien pour m'être laissé prendre.

On parlait des regrets qui accompagnent la vieillesse, chez Mme B., une charmante et gaie sexagénaire.

— Mais le cœur ne vieillit jamais, lui dit poliment un de ses amis.

— C'est vrai, répondit-elle, seulement ça l'attriste d'être logé dans une ruine.

— Madame, disait un maître de pension à une maman, votre fils ne travaille pas, il est d'une rare inintelligence, impossible de songer à en faire un avocat ; en trois mots : c'est un âne !

— Alors, répond la maman froissée, je le mettrai dans l'enseignement et j'en ferai un maître de pension.

Un médecin de St-Pétersbourg vient d'imaginer un instrument assez original, le *cardiomètre*, avec lequel il prétend pouvoir calculer sans erreur tous les battements du cœur et se rendre compte de la sincérité des sentiments que nous exprimons. Il affirme être à même de démontrer facilement quand l'amour part du cœur et quand il ne sort que de la bouche.

L'usage de cet instrument provoquera sans doute des incidents très plaisants parmi les amoureux :

— Mademoiselle, je vous aime à la folie, je vous adore !...

— Ah ! mon Dieu ! répondra la jeune fille, à la fois émue et en proie au doute, moi qui n'ai pas pris mon *cardiomètre* ! Attendez un instant ; je vais le chercher.

Un avare souffrait horriblement d'un mal de dent. On lui conseillait de la faire arracher.

— Oui, dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense.

S'il était vrai que les femmes fussent plus faibles que nous, leurs chutes devraient être plus pardonnables. — Et c'est le contraire qui a lieu.

L. MONNET. — S. CUENOUD.

AU MAGASIN L. MONNET

RUE PÉPINET

Joli choix d'objets pour étrangères, consistant en articles de papeterie fine, buvards, porte-monnaie, albums photographiques, livres pour la jeunesse, sacs et musettes pour écoliers, calendriers illustrés, agendas de poche, livres et feuilles d'images, albums de souvenirs, presse-papiers, porte-feuilles, serviettes, etc., etc.

Jumelles de théâtre, d'excellente qualité et à des prix très avantageux.

Carte céleste avec horizon mobile.

Psailliers reliés, maroquin et velours, avec crochets.

Énigmes magiques.

Caissons de cigares fins, de 50, 100 et 200 cigares. — Meubles de fantaisie pour fumeurs, cendriers, étuis à cigarettes, porte-allumettes, etc., etc.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.